

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Daniel Poliquin, Madeleine Ouellette-Michalska, Jacques Marchand, Simone Piuze

Jean-François Crépeau

Numéro 124, hiver 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36605ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Crépeau, J.-F. (2006). Compte rendu de [Daniel Poliquin, Madeleine Ouellette-Michalska, Jacques Marchand, Simone Piuze]. *Lettres québécoises*, (124), 25-27.



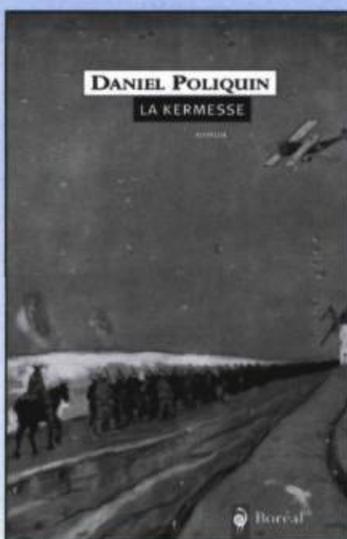
☆☆☆☆
Daniel Poliquin, *La kermesse*,
Montréal, Boréal, 2006, 328 p., 24,95 \$.

Le bonheur des pauvres

Qui est donc ce curieux personnage que Daniel Poliquin a installé à la barre de *La kermesse*, ce roman paru au printemps 2006 ?

Non seulement l'écrivain dessine-t-il sous nos yeux une gigantesque fresque ancrée dans le borborygme de la Première Guerre mondiale, mais il invente d'autres fronts où Lusignan, son héros et principal narrateur, mène d'autres combats plus importants pour sa survie que les batailles armées.

Ce récit porte bien son titre de *Kermesse* tellement il est une fête pour l'esprit qui se laisse prendre dans l'enchevêtrement des péripéties, une foire où nous percevons le meilleur et le pire du genre humain. Bref, voilà une aventure picaresque comme il nous en est rarement proposé.



Dès les premières pages, le narrateur raconte sa mère, une femme que les croyances obsessionnelles mènent tout droit dans une maison d'enfermement, et son père, un homme naïf surnommé le Bon Saint-Joseph. Ce couple bigarré forme une famille à ce point déjantée que toute la vie du fils ira à vau-l'eau. Le plus extraordinaire, c'est que Daniel Poliquin nous fait aisément croire à ce personnage et à sa destinée tarabiscotée.

LES AMIS DE LUSIGNAN

Heureusement, Lusignan a un moral à toute épreuve, il rebondit à chaque coup que le destin lui porte. Pas étonnant qu'« [il] conjure la solitude en causant avec les absents de [sa] vie ». Pourtant, le romancier lui a donné un entourage vaste comme une agora où fourmillent des individus plus colorés les uns que les autres. C'est d'ailleurs cette galerie de personnages qui anime le récit.

Lusignan, à défaut de parents responsables, aura des amis qui veilleront sur lui. Ainsi, le curé du village le fait entrer au collège où il s'ennuie autant qu'il apprend à écrire, un talent qui lui servira durant toute l'histoire. Il y a aussi la rencontre du père Mathurin qui, plus tard, l'hébergera dans son monastère, lui sauvant presque la vie à la merci de l'alcool.

Parmi les autres connaissances de Lusignan, la plus importante est sans aucun doute Essiambre d'Argenteuil. Tout chez cet homme sème en lui une espèce de jalousie fiévreuse, une adulation incontrôlable. Il faut dire que d'Argenteuil a tout

du héros romantique, qualités et défauts, et il réussit ce qu'il entreprend sans effort apparent. Lusignan lui voue donc une admiration sans bornes, malgré l'éphémère de leurs relations et le virage étonnant qu'elles connaîtront.

Amalia Driscoll est un autre personnage clé du roman. Elle fait figure de femme idéale, un mythe aussi grand que celui qui mérite d'être associé à d'Argenteuil. Pas étonnant alors qu'elle règne par sa seule présence sur la haute société d'Ottawa, ce beau monde où elle et Essiambre d'Argenteuil évoluent. Pour se rapprocher de ces deux « héros », Lusignan ira jusqu'à imiter l'écriture d'Essiambre afin de répondre aux lettres qu'Amalia lui adresse alors qu'il est parti faire la guerre. Ce stratagème permettra au narrateur de découvrir le caractère véritable de ces personnages adulés et de choisir de les adorer, même s'il a vu leur vrai visage.

Enfin, ultime personnage d'importance dans le déroulement du récit : Concorde, l'*alter ego* féminin de Lusignan. Elle aussi mal lunée, sans grande éducation, la jeune femme se réfugie dans l'apprentissage des travaux domestiques. Ce qu'elle fait, elle le fait avec passion et elle devient rapidement femme de ménage d'une famille riche. C'est dans ce milieu qu'elle apprend les bonnes manières et qu'elle fait la connaissance d'Essiambre d'Argenteuil et d'Amalia Driscoll. Bien avant cependant, elle avait rencontré et partagé l'intimité de Lusignan.

UNE DRÔLE DE VIE

Quant à la trame qu'a tissée le romancier et qui soutient son récit, elle est composée de diverses péripéties vécues par Lusignan, lesquelles correspondent à des moments choisis dans la chronologie de son existence. Si la Première Guerre est au centre des événements, la ville d'Ottawa en est le lieu favori, le héros revenant sans cesse dans le quartier populaire appelé « le Flatte ». L'auteur a également varié le type de narration, empruntant au genre épistolaire les passages où correspondent Amalia Driscoll et Essiambre d'Argenteuil, rafraîchissant ainsi le rythme et l'atmosphère du récit. Il y a également les passages où, Lusignan s'étant enivré, le narrateur a l'impression que c'est sa conscience qui continue de raconter ses aventures.

Tous les éléments narratifs qu'a rassemblés Daniel Poliquin auraient pu former un ensemble disparate. Au contraire, il leur a conféré une étonnante unité. Je le répète : il n'y a pas de détails inutiles. La fresque qui émerge de cet assemblage représente un habile portrait d'une société qu'on pourrait difficilement imaginer autrement, surtout en raison de l'humanisme dont le romancier a su l'imprégner.



DANIEL POLIQUIN

La lecture en cadeau™

ACHETEZ UN PREMIER LIVRE NEUF POUR UN ENFANT PAUVRE.

Embrassez notre cause

Fondation pour l'alphabétisation

www.fqa.qc.ca 1 800 361-9142



Madeleine Ouellette-Michalska, *L'apprentissage*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », 2006, 134 p., 21 \$.

« L'échappée des discours... du temps »

J'en suis certain : l'ensemble de l'œuvre de Madeleine Ouellette-Michalska est une des plus remarquables de sa génération, sinon la plus remarquable.

Quand je parcours la liste de ses romans, je revois de nombreuses images qui me rappellent les univers dans lesquels ils m'ont plongé. Il y a également ses essais dans lesquels l'écrivaine propose de saisissantes analyses de la condition humaine, notamment celle des femmes, et je ne peux oublier que j'ai adhéré aux conclusions de plusieurs d'entre elles.

Or, au fur et à mesure que je tourne les pages de *L'apprentissage*, son plus récent opus, j'ai la nette impression de participer à un voyage initiatique sur des sentiers intimes que Madeleine Ouellette-Michalska s'est appropriés. On se croirait devant un miroir où se reflète la vie de son héroïne qu'elle a aussi mise à la barre du récit.

La romancière insiste : il s'agit ici d'une œuvre de fiction. Je la crois, bien que je constate qu'elle y a distillé ce qui me semble quelques-uns de ses souvenirs les plus significatifs, notamment ceux tirés de l'album de son enfance et de son adolescence. N'est-ce pas d'ailleurs ainsi que font tous les grands auteurs ? Mais revenons à *L'apprentissage*.

L'ENFANCE SI IMPORTANTE

Au départ, l'héroïne est une fillette qu'une voix hors champ nous donne à observer en découvrant des moments choisis de son existence. L'histoire se déroule quelque part dans le Bas-Saint-Laurent, au cours des années trente. Selon des indices glissés çà et là dans le récit, et qui sont plus que de simples éléments de couleur locale, ce pourrait très bien être à Saint-Alexandre-de-Kamouraska, là où Madeleine Ouellette-Michalska a vu le jour.

Je constate qu'aucun des détails — ils sont nombreux et d'intérêt divers — qui émaillent le roman n'y est glissé au hasard, encore moins inutilement. Tous servent à relier l'histoire au temps, à l'espace et aux gens : ils font partie de cet « apprentissage » qui nous est raconté.

Ainsi, parmi ces précisions, plusieurs servent à faire comprendre la quête d'une conscience originale et très personnelle que la fillette développe en observant avec minutie ce qui l'entoure. Elle se nourrit avidement de silences — « Depuis toujours, sa vraie langue est le silence » — et de l'observation de tout ce qui pique sa curiosité,

surtout les gestes et les attitudes des siens, entre autres quand se présentent des visiteurs familiers ou inconnus.

Il faut être attentif à la relation de la fillette avec ses frères et sœurs, particulièrement « avec sa sœur presque jumelle ». Il ne faut surtout pas négliger les rapports qu'elle entretient avec sa mère et son père. Ce dernier lui inspire d'emblée le respect, et son apparente nonchalance vis-à-vis de la trivialité du quotidien lui fait envie. *A contrario*, sa mère est trop terre à terre pour une enfant qui se repaît de la beauté des paysages qui l'entourent et de rêves ; en même temps, « la mère vénère la parole servant à dire la mémoire, le lointain, ce qui s'éloigne sans jamais cesser de réapparaître ».

L'UNIVERS DES MOTS

Les apprentissages significatifs de « la fillette », plus tard de « l'adolescente » et, plus tard encore, de « l'écrivaine » sont faits d'images de la nature et des rêves que celles-ci alimentent. C'est ensuite « l'univers des mots » qui l'habite petit à petit. Le long extrait du récit où il est question de l'album de photos de famille souligne et marque d'un trait rouge un passage obligé d'un âge à l'autre, où le rêve et la réalité se démarquent.

Devenue jeune femme, l'héroïne de *L'apprentissage* quitte la maison familiale — elle ne gardera d'ailleurs de souvenirs que de la première de ces demeures, celle qui « contenait tout ce dont rêve la littérature ». Elle s'installe à Québec pour y pratiquer le journalisme, en espérant publier ses premières poésies. C'est aussi dans la Vieille Capitale qu'elle apprend l'abc du sentiment amoureux, elle dont certains cousins ont constitué la principale figure masculine et devant lesquels, adolescente, « son ignorance de l'amour la laissait partagée entre la crainte et la fascination ».

Un nouvel emploi la conduit à Montréal où « son travail au bureau lui plaît, elle aime écrire. Pour le reste, elle mène une vie calme. Les voyages l'attirent, mais elle veut d'abord compléter ses études. » Elle rencontre un étudiant à Polytechnique et, bien que « sa vie amoureuse ne ressemble à celle d'aucune héroïne des grands romans déjà lus », elle unira son destin à celui de L., aura deux enfants coup sur coup et devra suspendre temporairement ses projets

d'études et d'écriture ; elle apprend encore une fois à aménager sa vie pour satisfaire ce besoin impératif de culture et d'écriture. « Écrire la plonge parfois dans cet état de symbiose où disparaît tout éloignement, toute séparation en elle et hors d'elle. »

L'ART D'ÊTRE LIBRE

Comment lire *L'apprentissage* sans se souvenir du parcours littéraire et professionnel de Madeleine Ouellette-Michalska, et de ce qu'on connaît de sa vie publique ? Ce faisant, le roman nous apparaît comme une synthèse imagée de cet itinéraire, une synthèse porteuse de toutes les nuances poétiques utiles à la plus vraisemblable des fictions. Je crois même entendre la romancière conclure que « la vie est un rêve d'enfant qui ne se termine jamais ».

Vous aurez compris mon plaisir de suivre l'un après l'autre les âges de l'héroïne de *L'apprentissage*. Cela m'a appris comment s'installe l'imaginaire d'une écrivaine dans son for intérieur, comment elle l'alimente et l'enrichit au jour le jour tout en vaquant à d'autres activités.

La romancière m'a surtout révélé d'où vient sa détermination d'être une femme libre.

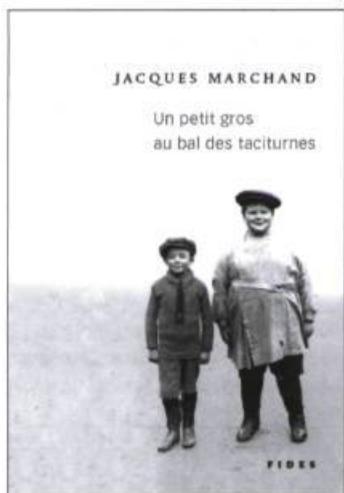


☆☆☆

Jacques Marchand, *Un petit gros au bal des taciturnes*,
Montréal, Fides, 2006, 214 p., 22,95 \$.

Le poids lourd et réel de la fratrie

Comment fermer sa porte à son frère, même si le trois pièces et demie que nous habitons nous suffit à peine et que ledit frère s'amène avec Merlin, son bouledogue ?



Voilà comment débute *Un petit gros au bal des taciturnes*, un récit de Jacques Marchand qui s'appuie sur le postulat suivant : « Mon frère occupait une place à part dans ma vie. Il avait laissé sur moi une empreinte aussi profonde que celles de mon père et de ma mère. »

Qu'a donc de particulier ce frère, Léo ? Il est gros ! Gros comme les gens qui font tout avec excès : consommer, travailler, multiplier les conquêtes, s'imposer. L'art du bluff qu'il pratique depuis l'enfance vient de lui éclater au visage. Sa femme Véronique l'a mis à la porte, ses entreprises tournent à vide, il a des « problèmes de liquidités ». Puisqu'il ne peut supporter la solitude

et n'a plus confiance en personne, il ne lui reste que son frère Jacques qui l'hébergera et lui prêtera une oreille attentive, empathique.

LA MÉCANIQUE RELATIONNELLE

Jacques Marchand étudie ici divers aspects de la relation entre deux frères que tout semble opposer. Leur physique, la simplicité volontaire de l'un, le goût du luxe de l'autre. Plus le récit avance, plus Jacques, le narrateur, rappelle des fragments de son enfance et de son adolescence. Dans ces péripéties, la vie de famille joue un rôle capital, mais l'omniprésence du frère aîné pèse lourd — sans jeu de mots — sur l'éducation de Jacques. Au point que son avenir dépend presque de ce que Léo lui dictera.

Le romancier, comme s'il connaissait en détail les processus qui règlent la fratrie, en démonte les mécanismes. Cela donne lieu à d'éloquents soliloques de la part du narrateur sur des pages particulièrement significatives de son passé. S'il n'hésite pas à écrire que « [l']amnésie infantile est la plus prodigieuse des gommages à effacer », il se souvient avec émotion d'Annette, la sœur de sa grand-mère, « morte depuis plus de trente ans. Pourtant je pense encore à elle chaque jour. Elle n'est pas qu'un simple souvenir parmi d'autres, elle fait partie de moi. »

Sa mémoire de « la vieille Madame Pratte » est aussi vive, mais pour une autre raison : « Ses beuglements ont eu pour effet de me prédisposer à une tournure d'esprit incrédule. » La caricature de cet archétype de la maîtresse d'école génère une page d'humour grinçant.

D'autres personnages ont également marqué l'éducation de Jacques. Par exemple, ce jour où « le long baiser de Dufault et de sa petite amie avait donné le signal d'une ruée générale sur le *french* ». Plus sérieusement, il y a le père Deschamps dont le cours d'histoire du cinéma lui fit connaître Buster Keaton, « [c]e personnage sans précédent, qui échappe aux habitudes de la pensée, je ne l'ai retrouvé que beaucoup plus tard, intact, dans certains des textes de Samuel Beckett. »

Le roman nous fait surtout partager les émotions et les sentiments qui animent Jacques alors qu'il observe Léo dont la présence lui pèse plus que celle du bouledogue Merlin. Heureusement, Léo part avec Béatrice, la voisine de palier, un autre de ses flirts qui ne durera pas.

Il me semble que l'étude de la fratrie est le prétexte d'*Un petit gros au bal des taciturnes*. Cela permet au romancier de dresser un bilan de ce qui a de l'importance dans la vie de Jacques sous l'influence de Léo. Dans une certaine mesure, ce roman raconte avec humour des choses sérieuses dont il tire des leçons inoubliables. Jacques Marchand fait cela avec un véritable talent de conteur, il maîtrise l'art d'écrire comme si de rien n'était.

☆

Simone Piuze, *La femme-homme*,
Ottawa, David, coll. « Voix narratives et oniriques », 2006, 146 p., 17 \$.

Œdipe revisité

Je vais vous dire pourquoi *La femme-homme* de Simone Piuze me paraît une histoire cousue de fil blanc.

Jean Courtemanche, le héros qui habite Rawdon, traverse un passage à vide : l'adolescence. Un matin, il convainc son frère William de l'accompagner chez cette étrange dame qui habite seule une maison délabrée. Ainsi débute une histoire dont l'essentiel consiste à nous faire partager l'émoi du jeune Courtemanche, l'évolution rapide de ses sentiments et de sa relation œdipienne avec cette femme.

Nous découvrons le secret de sa vie recluse : son mari et son fils morts noyés, elle s'est installée dans Lanaudière pour oublier sa peine. Jean est la première personne avec qui elle établit une relation dont elle se défend mal, sans vrai courage. Elle a mauvaise conscience et le repousse pour ne pas le blesser davantage. Le rythme du récit accélère, les péripéties dérapent, la romancière imagine une fin abracadabrante à cette liaison devenue dangereuse.

La lecture de *La femme-homme* ne m'a pas ennuyé, mais fut sans enthousiasme. J'aurais voulu croire à cette histoire, hélas ! trop évidente.

